

Objektyp: **Issue**

Zeitschrift: **Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles**

Band (Jahr): **43 (1909)**

Heft 9

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le Rameau de Sapin

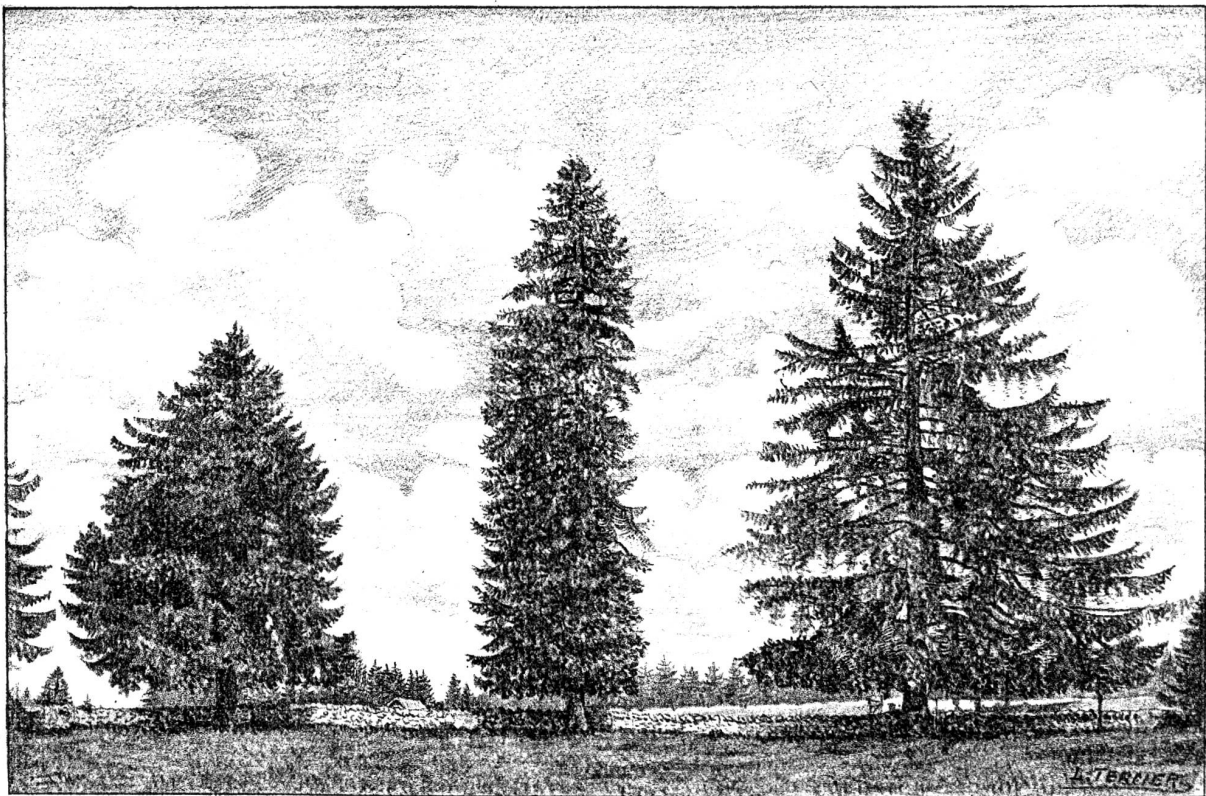
paraissant chaque mois.

Neuchâtel, le 1^{er} Septembre 1909.

Pour la rédaction et l'abonnement, s'adresser à M. Aug. Dubois, prof. à Neuchâtel, ou à M. A. Mathey-Dupraz, prof. à Colombier.
Abonnement: fr. 2,50 pour la Suisse et fr. 3.- pour l'étranger; pris dans les Bureaux de Poste: fr. 2,60 pour la Suisse,
fr. 3,50 pour l'étranger.

UNE EXCEPTION A LA RÈGLE

La physiologie nous explique comment la nature agit sur nous, sur les animaux et sur les plantes, et comment cette action trouve son expression dans la manière d'être et de se développer des êtres vivants. Ainsi l'antilope, qui habite d'immenses steppes où la nourriture se fait rare, s'est acquis un corps léger, bâti pour la course, qui lui permet d'aller rechercher sa pâture au loin, tandis que l'hippopotame, qui habite au bord des grands fleuves de l'Afrique où la végétation abonde, est affligé d'un corps lourd, impropre à la locomotion. Les oiseaux insectivores possèdent l'instinct de



Vue tirée du "Journal forestier" 1906.

migration, qui leur permet d'aller rechercher dans des pays au climat mieux partagé leur aliment de préférence, lorsque chez nous les insectes et leurs larves se sont cachés dans la mousse des forêts. De même enfin les plantes, dont la fructification dépend de la visite d'un bourdon chargé de pollen, déploient mille artifices, en s'ornant de fleurs aux couleurs éclatantes, pour attirer sur elles l'attention de l'insecte butinant.

Les arbres de la forêt eux-mêmes, si forts et majestueux qu'ils paraissent, n'échappent pas non plus à l'action souvent subtile des circonstances ambiantes. Sous leur rude écorce, ils cachent une nature sensible, qui se plie et se module sur les influences extérieures et s'exprime dans les nombreuses formes et attitudes qu'un arbre de la même essence sait prendre, sans se départir de sa nature originale ou de sa beauté propre.

Serré dans le peuplement à l'intérieur de la forêt, l'arbre adopte un port cylindrique, élancé, qui lui permet d'occuper sa place au soleil sans trop gêner ses voisins, tout en se dégageant de leurs entraves. Placé à la lisière du bois, le même arbre, du côté qui regarde la forêt, dressera son port verticalement, tandis que du côté de la clairière, sa ramure descendra en une élégante cascade jusqu'au gazon, et, tout en ornant la lisière, formera comme un parasol, un bouclier abritant contre le soleil le sanctuaire du sous-bois. Planté seul au milieu de la pelouse, cet arbre enfin déploiera une couronne majestueuse, arrondie et élargie tout autour et couvrant un vaste terrain.

Si l'on s'élève dans les montagnes, on quitte bientôt les belles forêts dont les arbres aux fûts propres et cylindriques s'allongent comme les colonnes d'un temple. Avec l'altitude, le port des arbres se raccourcit, de cylindrique il devient conique. La ramure, exposée aux tourmentes des hautes altitudes, devient plus noueuse et plus abondante. Sous l'influence des grandes masses de neige, l'arbre laisse pendre ses branches perpendiculairement le long du tronc. Ses courants continus déforment la couronne en l'orientant du côté opposé aux vents dominants. Si l'avalanche passe et repasse continuellement sur le peuplement, le port de l'arbre devient rampant (pin rampant, verne des Alpes) et flexible. Les grands froids et la courte durée de la période de végétation produisent des arbres à la ramure atrophiée et à la cime acuminée.

Chaque station donc, chaque milieu, produit une forme spéciale de la croissance et imprime un cachet particulier à la végétation. Les associations de plantes habitant un même lieu, les forêts par exemple, présentent donc, en général, un caractère identique dans les éléments qui les composent, et c'est de ce caractère extérieur visible qu'on peut déduire le genre et l'intensité de l'action invisible du climat, de l'altitude, bref, du milieu ambiant sur le monde matériel.

Mais toute règle a une exception. C'est une de ces exceptions qui a réuni en un même lieu les trois espèces ci-dessus, qui ornent le pâturage de M. Fr. Glénhoz - Gluguenin, sur les Monts du Soche.

Au milieu, un arbre élancé, à la ramure pendante, fait pour supporter les tourmentes de neige qui balayent les plateaux jurassiques; à droite, un individu étalant sa couronne dans la joyeuse insouciance qu'il tirerait d'une station parfaitement à l'abri de toutes les rudesses du climat de montagne; à gauche enfin, un arbre ramassé sur lui-même,

au port raccourci, renfrogné, qui semble avoir été transplanté tout droit des crêtes rocheuses du Mont Racine, où les tempêtes font rage et forcent les rares sapins à porter leur centre de gravité le plus bas possible.

Quel hasard a réuni au bord de ce mur de pâturage ce trio disparate, produit de trois milieux d'existence si différents ? S'abandonne volontiers à un plus ingénieux que moi l'honneur d'expliquer ce phénomène, et de sauver en même temps celui de la physiologie en défaut.

A. Pillichody.

DE LA NOURRITURE DES LIMACES

Il est généralement reconnu que les escargots se nourrissent presque exclusivement de substances herbacées. Il est facile d'apercevoir un escargot en train de dévorer des feuilles, des herbes, et même des fleurs. Ainsi j'ai pu voir un de ces mollusques engloutissant une grosse fleur de campanule, tombée à terre, en moins de cinq minutes. En est-il de même des limaces ??

En observant quelque peu les mœurs de ces bêtes visqueuses, repoussées par chacun, je me suis rendu compte que les limaces se nourrissaient également de divers produits herbacés, qu'elles mangeaient des glands sortis de leur coque, qu'elles étaient très friandes de champignons et que même, - peu difficiles - elles faisaient disparaître peu à peu des fientes d'animaux (chien, etc.). Mais j'ai pu me convaincre que les limaces étaient aussi carnivores, puisqu'elles recherchent les vers de terre, les saisissant par le milieu du corps et les dévorant avec lenteur, alors que le pauvre ver se tord longtemps sans issue. Elles s'attaquent aussi à des débris de viande, d'os, etc.

Mais il est un fait moins connu, dont maintes fois j'ai été témoin : c'est que les limaces dévorent les gros escargots, lorsque ceux-ci ont été écrasés ou blessés. A plusieurs reprises, j'ai déposé un escargot écrasé accidentellement au bord d'un chemin ombreux. Très peu de temps après, une grosse limace s'était solidement établie auprès du malheureux escargot. Sa chair de ce dernier était absorbée par la lèvre de la limace, dont les efforts musculaires arrivaient peu à peu à sortir cette proie de la coquille. Se suis revenu de temps à autre suivre mon observation, et j'ai noté que les limaces continuaient leur repas pantagruélique durant cinq à six heures consécutives. Toutefois, il est rare que les limaces engloutissent entièrement l'escargot; généralement, elles en laissent un reste. Serait-ce qu'elles sont repues? C'est probable. Ou bien serait-ce que l'agglomérat final est moins digestif?

J'ai essayé en outre de voir si les limaces dévoreraient aussi leurs congénères, mortes ou blessées, mais je n'ai pu arriver à des résultats concluants.

Par les notes qui précèdent, on peut se rendre compte que les limaces, malgré leur aspect repoussant, ne peuvent faire beaucoup de dégâts et qu'elles peuvent être classées parmi les créatures quasi inoffensives. Certes, elles peuvent commettre par-ci par-là quelques méfaits, ronger une feuille d'iris ou bien quelque fougère, mais, en somme, elles vivent plutôt dans les taillis et les forêts que dans les jardins. Surtout, elles ne sont jamais qu'en nombre restreint.

Je parle ici des grosses limaces rouges ou brunes (*Limax rufus*, *Limax maximus*),

et de la limace plus rare qui porte sur tout son corps comme une bizarre braderie (*amalia mariginata*).

Il n'en est pas ainsi de la petite limace des jardins, (*limax agrestis*). Celle-ci, dont la race pullule, est franchement nuisible, et il n'est pas besoin d'insister sur le grand tort qu'elle occasionne aux cultures maraîchères et horticoles.

Bex, Juin 1909.

J. Gallet.

LA BISCUTELLE ET LA SARRACÉNIE A TAVANNES

(*Biscutella laevigata* L., et *Sarracenia purpurea*, Mohr.)

Il ne serait venu à la pensée de personne de chercher la Biscutelle dans le Sura, je pense; c'est par conséquent tout à fait par hasard que je l'y ai rencontrée près de Tavannes, le 22 Mai 1904. Elle y formait contre les talus et entre les rails de la voie ferrée, une petite colonie de vingt-cinq à trente pieds en pleine floraison. Le 10 Juin suivant, je l'ai récoltée en fruits. J'ai eu l'occasion de constater l'année dernière et ce printemps encore, que la plante se maintient à l'endroit où elle a pris pied; elle s'est même semée à quelque distance sur un autre point de la voie ferrée.

Où et comment cette crucifère alpine est-elle venue à Tavannes? D'un endroit quelconque des Alpes, évidemment, transportée par le matériel roulant du chemin de fer, ou par un oiseau de passage, - une hirondelle peut-être, - ou de quelque autre manière. En tout état de cause et jusqu'à mieux informé, on peut admettre qu'elle est venue tout d'un temps des Alpes chez nous, puisqu'on n'en a pas, que je sache, découvert et indiqué de stations intermédiaires, comme s'il aurait été le cas si la plante avait cheminé par étapes.

S'il aime à croire que la serfouette des sarclours ne lui sera pas trop rigoureuse et que les flores à venir pourront l'enregistrer comme établie définitivement chez nous.

Puisque nous sommes à Tavannes, laissez-moi vous dire encore un mot d'une autre plante, introduite artificiellement, il est vrai, mais dont la présence chez nous m'a paru intéressante à signaler tout de même. C'est la Sarracénie pourprée, (*Sarracenia purpurea*), plante insectivore de l'Amérique du Nord, dont j'ai vu deux ou trois petits groupes, le 14 Mai écoulé, dans le bois tourbeux que traverse la route de Tavannes au Suet. Toutes les ascidies de cette plante, - des miniatures de charniers, - contenaient un dépôt noirâtre composé de restes bien reconnaissables d'insectes, dont les parties succulentes avaient été résorbées.

La Sarracénie a été récoltée pour la première fois dans le Sura le 17 Juillet 1904, par un botaniste salexois, M. H. Lüscher, qui l'indiquait dans une tourbière des Franches-Montagnes. On en était à se demander si l'on se trouvait en présence d'un essai de naturalisation ou d'un reliquat glaciaire; ce n'eût pas été un cas sans précédent que celui d'une plante croissant spontanément dans notre pays et dans l'Amérique du Nord. Un article relatant cette trouvaille ayant paru dans le « Journal du Sura », M. Cornu, Villa Riant-Port, à Vesey, voulut bien nous faire savoir, par la voie du même journal, que c'était lui qui avait semé la plante en question, dont il avait rapporté la graine du Canada dans quelques-unes de nos tourbières. S'ignore si l'essai a partout réussi et si la plante a été récoltée ailleurs encore.

A. Ch.